

## TEMPS FORT : L'ère du journalisme «participatif»

**Date de parution:** Vendredi 30 mai 2008

**Auteur:** Luc Debraine

**La RSR encourage ses auditeurs à intervenir davantage dans l'élaboration de l'information. Avant-goût d'un futur médiatique ou effet de mode?**

«C'est une déception, c'est vrai», concède Patrick Nussbaum, le directeur de l'information à la Radio suisse romande. Lancé le 19 mai dernier, le site Wikiforum devait chaque soir enrichir l'émission Forum de points de vue d'experts extérieurs à la radio. Car la RSR, comme de multiples médias aujourd'hui, s'est décidée à solliciter davantage son auditoire, à requérir son avis, ses compétences, ses informations. Les émissions d'information de la RSR ont été repensées pour encourager cette interactivité, pour fonder cette nouvelle alliance. Or voilà: en presque deux semaines, le Wikiforum n'a enregistré qu'une dizaine de contributions. Et on ne peut pas dire que les autres émissions d'information de la RSR croulent sous les interventions, opinions ou informations des auditeurs.

«Nous sommes au début d'une démarche de longue haleine, explique Patrick Nussbaum. Et peu importe à la limite le petit nombre d'interventions sur le Wikiforum. Elles sont de qualité, c'est ce qui nous importe. L'important est de lancer une nouvelle dynamique. Cela prendra du temps.»

Cette dynamique participative est plus largement celle du web 2.0, dont l'expression la plus spectaculaire est celle du blog, mais qui sous-tend aussi les sites communautaires de vidéos et de photos, les réseaux sociaux, les jeux en ligne, la création collective de savoir, de mémoire, de logiciel. Mais aussi de journaux, de télévisions ou de radios. Plus personne n'est passif, tout le monde est actif, y compris dans le monde de l'information.

Le journaliste, du coup, est sommé de renoncer à ses anciennes prérogatives, celles qui alimentaient son pouvoir. C'est-à-dire son statut de témoin, sa capacité d'analyse, son rôle d'intermédiaire entre les événements et le grand public. Il gagnerait en revanche un rôle d'animateur, d'ordonnateur, de «gestionnaire de plate-forme», comme le suggérait le 19 mai dernier la RSR. Un nouveau rôle, presque une nouvelle humilité qui a le don de mettre en rage des journalistes comme Pascal Décaillet (voir ci-dessous). Mais un rôle, insiste Edwy Plenel, le responsable en France du nouveau journal en ligne Médiapart (comme «Média participatif») qui ne doit pas être envisagé en des termes exclusifs: «Encourager l'expertise extérieure, le débat entre spécialistes, les commentaires de qualité, bref encourager une information ouverte plutôt que fermée ne change pas les fondamentaux de notre métier. Nous continuons à chercher des informations, à enquêter, à interroger. La vérité est que ce mode participatif fait peur aux journalistes. Ils ne comprennent pas toujours que l'on peut tirer parti de la modernité technologique tout en maintenant les traditions d'une profession.»

Stéphane Koch, spécialiste genevois des médias électroniques, ajoute: «Tout le monde est victime du marketing de ces nouvelles technologies, y compris vous les journalistes, y compris les lecteurs ou auditeurs. Il existe un décalage entre la maturité de ces technologies et la réactivité de leurs usagers. L'intégration culturelle et sociologique de ces outils peine à se réaliser.» >> Lire ma prise de position sur la manière dont je suis cité

Et si on a affaire ici à un phénomène de mode plutôt que de fond? Patrick Nussbaum, à la RSR, est le premier à concéder qu'«il ne faut pas surestimer l'apport de cette interactivité, qui peut facilement avoir un côté bling-bling. Nous sommes dans une société qui adore montrer son nombril et donner son opinion sur tout. Regardez les blogs: 98% d'entre eux sont inintéressants. Nous voulons pour notre part tirer parti de davantage de compétences, d'expertises et d'analyses de qualité, et non pas relayer le bruit du monde.» Le journalisme «citoyen» connaît actuellement des réussites spectaculaires. Comme lorsque les lecteurs du New York Times posent des questions aux Irakiens dans la rue, à Bagdad, par l'intermédiaire des journalistes-cameramen du quotidien sur place. Ou comme ces spécialistes d'un domaine qui, après une émission, continuent à échanger leurs points de vue sur le site internet du Grand 8 de la RSR. Ou encore comme l'expérience actuelle du Spiegel, «einestages» (ci-dessous).

Mais de manière globale, l'heure est plutôt à la déception. Publiée œ printemps (cf.

<http://www.journalism.org>), une étude américaine sur «L'état des médias d'information» montre que les expériences actuelles de journalisme participatif amènent peu d'informations nouvelles ou vérifiables. Il y a beaucoup de répétitions. Et surtout de limitations ou contrôles de ce qui se publie sur ces sites en ligne.

Comme si les journalistes, qu'ils soient ou non «citoyens», n'entendaient pas renoncer à leur rôle de gardien du temple de l'information.

## «Je ne veux pas être un passe-plat!»

Luc Debraine

### **Homme de radio et de TV, le journaliste genevois Pascal Décaillet réagit vivement à la nouvelle donne participative.**

Le Temps: Selon vous, le journalisme participatif ne serait qu'une illusion...

Pascal Décaillet: Je ne suis pas d'accord avec cette idée d'un auditeur-dieu ou d'un lecteur-roi devant lequel nous devrions nous agenouiller. Cette drague de l'auditeur, ces constants appels du pied, du genre «Votre opinion nous intéresse!», reviennent à castrer le journalisme. Franchement: l'opinion de l'auditeur ou du lecteur, ce n'est pas ce qui me passionne le plus. Un journaliste, c'est un passé, une mémoire, un vécu, une vision éditoriale, un combat, des ennemis, du courage, des capacités de synthèse et de jugement, ainsi que du talent. Il faut le dire: ne fait pas de la radio qui veut. N'écrit pas qui veut. C'est ainsi.

- Votre avis pourrait paraître rétrograde...

- Peut-être que je suis devenu un vieux con, l'année de mes 50 ans. Mais je refuse d'être une concierge qui gère une plate-forme d'opinions diverses. Je ne suis pas d'accord. Si j'avais 20 ans aujourd'hui, je ne serais pas du tout sûr de vouloir faire un métier qui abdique sa mission première: l'information.

- A nouvelles technologies, nouvelles manières d'informer, non?

- Les nouvelles technologies ont toujours induit de nouveaux modes journalistiques. L'émergence de la téléphonie portable a changé notre métier. Soudain, il était possible d'appeler en direct, dans une émission, Pascal Couchepin qui était dans une télécabine, en montagne. Ne vous méprenez pas: je suis pour l'interactivité. La radio la connaît depuis des lustres, au moins depuis des émissions comme celle, fameuse, de Orson Welles en 1938, lorsqu'il a fait réagir des millions d'auditeurs à une fausse Guerre des mondes! L'interactivité, c'est par ailleurs le sel des blogs. Je le sais: j'en ai un. J'ai eu plus de 900 commentaires en six mois sur le mien. Mais cela ne m'empêche pas de m'insurger devant le fait que ce ne soit plus les journalistes qui posent les questions. Je m'insurge contre la perspective d'être un journaliste dont la fonction première ne serait plus que de mettre en ondes ou en page les géniales contributions citoyennes. Je ne veux pas être un passe-plat!»

## Réaction suite à l'article : **L'ère du journalisme « participatif**» (Luc Debraine, "Le Temps" du 30 mai 2008)

*Le 2 juin 2008 - mis à jour le 3 juin 2008*

Bien que la formulation soit quelque peu malheureuse (gestionnaire de plate-forme) et sortie de son contexte, on peut néanmoins dire que le journaliste à l'ère numérique (titre d'un livre d'Alain Joannes, journaliste, [traitant du sujet](#)), se doit de maîtriser et de gérer l'environnement actuel de production de l'information. Sans cela, il s'expose à une perte de la "substance informationnelle" (distance critique, analyse et croisement des sources, détection des biais, entre autres...).

Cela dit, quelles que soient les technologies, l'humain reste au centre de la production d'information (bien que dans certains cas les technologies sont capables de produire du contenu), il est de manière générale l'émetteur et le récepteur du message. Ceci m'amène à l'article paru dans le « Le Temps » sur le journalisme participatif (vendredi 30 mai 2008), pour lequel j'ai aussi été interviewé.

Sans vouloir me poser en donneur de leçon, mais plutôt en tant que témoin privilégié, je me permets d'intervenir sur ce qui a été dit dans le cadre de l'interview par rapport à ce qui a ensuite été publié dans l'article (surtout au niveau du sens donné).

En introduction je dirais qu'il est amusant de noter que quelque part le journalisme a toujours été "participatif"... La citation ou les propos relevés par les journalistes lors d'une interview étant des formes de participation. Cela dit, il s'agit d'un aspect participatif cloisonné, où le participant n'a pas son mot à dire. Il est à la merci d'un traitement inadéquat ou biaisé de l'information fournie, ou encore d'une mauvaise interprétation de ses propos. L'article du Temps : L'ère du journalisme « participatif » illustre bien ce problème. J'ai eu une conversation de plus de quinze minutes avec le journaliste, au cours de laquelle j'ai rejeté le terme de "journaliste citoyen" et plutôt insisté sur les notions de collaboration et de contribution de tiers, ainsi que sur la complexification grandissante de l'environnement de l'information ; argumentant que « journaliste » n'était pas seulement un titre, mais le résultat d'une formation - et qu'en toute logique cette « complexité » redonnerait au journalisme ses lettres de noblesse. En effet, on assiste actuellement à un parasitage des canaux informationnels par une multiplication de contributions dont il est difficile d'identifier la qualité et l'objectivité. Il est donc devenu indispensable pour le lecteur de pouvoir trier le grain de l'ivraie dans ce magma informationnel (plus riche en reproduction/retraitement d'un contenu existant, qu'en création de nouveaux sujets), et c'est là le rôle du journaliste.

C'est le choix du journaliste de ne pas tenir compte des propos ci-dessus, mais il se doit néanmoins de respecter le sens de ceux-ci dans le choix de ce qu'il va refléter - de l'interview - dans son article : Oui, en effet j'ai plus ou moins dit que « Tout le monde est victime du marketing de ces nouvelles technologies, y compris vous les journalistes, y compris les lecteurs ou auditeurs. Il existe un décalage entre la maturité de ces technologies et la réactivité de leurs usagers. L'intégration culturelle et sociologique de ces outils peine à se réaliser. ». Mais je l'ai dit en insistant aussi sur le fait qu'il va falloir être patient. En clair, j'ai

expliqué et justifié le peu de collaboration, et la lenteur du modèle participatif, tout en l'estimant indispensable. Ce qui ne ressort pas dans l'article ; et donne l'impression, au contraire, que j'abonde dans le sens d'un constat d'échec. Pour finir, j'ai aussi dit que les journalistes se tiraient une balle dans le pied à utiliser le terme de « journaliste citoyen » pour expliquer le modèle participatif... Et ce n'est pas sans une légère pointe d'ironie que je me demande : si je suis ce « spécialiste genevois des médias » à quoi ça sert que l'on m'écoute, si on ne m'entend pas... Surtout que le journaliste m'a contacté suite à une intervention que j'ai fait lors de l'émission de la RSR, le Grand 8, durant laquelle j'avais une prise de position identique à celle ci-dessus.

En guise de conclusion, je dirais que le participatif, ne nuit pas forcément au journalisme. À l'instar de M. Décaillet, je suis pour contre « l'auditeur-dieu ou le lecteur-roi » tout comme je suis opposé à un journalisme qui reste sur son pied d'Estale. L'humain est source d'erreurs et sa capacité à se remettre en question est fondamentale. Les journalistes sont soumis à de fortes pressions, que cela soit au niveau de leur rédaction ou celui du volume d'information à traiter ; du moment qu'ils en gardent le contrôle, ces modèles participatifs sont à même de les aider dans leur travail. Pour le contributeur potentiel, ou le citoyen « lambda » le modèle participatif n'est pas une obligation à l'expression, mais la possibilité de le faire. Ce qui offre une liberté qui n'était pas présente auparavant, du moins sous cette forme (il n'y avait guère de possibilité de s'exprimer, seuls le droit de réponse et le courrier des lecteurs offraient un accès direct – et sélectif - aux médias).

stéphane koch